

Maffesoli
Michel Maffesoli

FONDEMENTS ET FONCTIONS DES UTOPIES SEXUELLES
(titre provisoire et texte provisoire)

Durkheim (inévitabile et précieux dans son érudition et dont les remarques dépassent ses motivations et affirmations positivistes) a bien montré que la religion était avant tout une "chose éminemment sociale". Son livre sur les "Formes élémentaires de la vie religieuse" fourmille de remarques et d'exemples qui confortent notre propos. L'état d'effervescence où aboutissent les rassemblements de fidèles fait de la transgression une conséquence naturelle des fêtes populaires, les cérémonies religieuses sont fondées sur le "besoin de vider les règles" et, ajoute-t-il en note, "notamment en matière sexuelle" (1). Le développement qui fonde cet exemple montre que le rituel orgiaque, de par sa fonction imaginaire est essentiel, plus exactement dans les termes prudents, de Durkheim, "ne laisse pas de jouer un rôle qui n'est pas négligeable" dans la structuration sociale. De même sa longue description classique d'une fête corrobore montre l'exacerbation des passions, "affranchies de tout contrôle", qui entraîne "cris, hurlements, bruits assourdissants" (2). Ces passions déchaînées ne se laissent contenir par rien, et dès lors "les sexes s'accouplent contrairement aux règles qui président au commerce sexuel. Les hommes échangent leurs femmes. Parfois même, des unions incestueuses... se contractent ostensiblement et impunément". Un peu plus loin au cours d'une telle fête, "Les Uluuru amenèrent leurs femmes et les livrèrent aux Kingilli, qui eurent commerce avec elles" (p. 308, 309, 311). Toutes ces cérémonies ont lieu dans un climat de violence, de cruauté et d'excès qui sert en quelque sorte de cocon à cette effervescence collective. Mais ce qui est intéressant, c'est que cet orgiasme sacré, cette frénésie sexuelle, servent à "galvaniser" (p. 313) la vie quotidienne, elles lui donnent sens en quelque sorte. Le phrasé de telles dionysies ne peut s'entendre qu'en contrepoint de la poésie quotidienne. Le banal de tous les jours s'enracine dans le paroxysme furtif et c'est bien cela qui caractérise au mieux le

(1) Durkheim (E) Les formes élémentaires de la vie religieuse. PUF 1963 p. 547.

(2) Cf. à ce sujet mon chapitre in Maffesoli (M) Pessin (A) La violence fondatrice, ed. Champ urbain PUG 1978, La parole et l'orgie p. 84 sqq.

sacré. Dès lors la prise en compte du débridement sexuel ne peut être secondaire, il a une efficacité propre dont on ne peut nier l'importance. Comme le note encore Durkheim, on retrouve cette importance à propos de l'animal totémique qui est le fétiche quotidien par excellence, le moyen d'identification, le support structurel. Chaque sexe a son totem animal qui ensuite suivant les individus se spécifie et se particularise. L'offense ou la transgression par rapport à ce totem entraîne des luttes qui ne manquent pas parfois d'être sanglantes. Tout en notant ces luttes, il est intéressant de remarquer que chez les Kurnai, par exemple, elles peuvent se terminer par des mariages (1). Ce rappel du sexe cruel, du sexe qui a besoin de l'agressivité pour se manifester peut nous renvoyer à ces bagarres (plus anodines) de quartiers ou de villages qui se terminent souvent par de joyeuses parties dont seul l'argot populaire peut rendre compte. "Jeu de mains, jeu de vilains" rapporte la sagesse populaire, et il est certain que la poursuite et la bousculade intersexuelles ou intra-sexuelles aboutissent fort souvent, sous des motifs plus ou moins futiles, à des pratiques sexuelles qui disent en mineur, ou en minuscule, le grand drame organique de la cruauté et de l'amour, c'est à dire de la mort et de la vie.

Il existe dans le débridement religieux et quotidien du sexe un mysticisme dionysien ou un "mystère dionysiaque" . . . , dans lequel la mort, la cruauté ou la violence, l'exacerbation des sens tout cela s'intègre dans l'archétypal jeu de la destruction-construction. L'histoire des mystiques nous le montre bien qui construisent leurs vies et leurs pensées sur l'agencement de ces divers éléments. *Coïncidentia oppositorum*. On retrouve cette cruauté sexuelle et mystique dans la pratique de la castration fort intéressante à bien des points de vue. Ainsi le "Traité des eunuques" de Ch. Ancillon montre bien que les eunuques qui sont offerts à la divinité sont toujours des adolescents très beaux.

(1) Durkheim (E) *op. cit.* p. 236 note 4.

Pour s'employer aux choses sacrées, il fallait des qualités spécifiques, des qualités utiles à l'art amoureux. En faire sacrifice rendait le don d'une plus grande valeur. Cette pratique s'étendit à l'église chrétienne, quoique le concile de Nicée, s'y soit opposé (1). A la suite d'Origène, qui ont le sait se castra pour satisfaire au conseil évangélique, on trouve dans l'histoire de l'église diverses sectes qui font don physiquement de leurs attributs sexuels à Dieu, marquant ainsi l'étroite liaison qui existe entre le sexe et le mysticisme. Il faudrait un long développement pour en suivre les diverses manifestations. Tout au long de l'histoire de l'Eglise, régulièrement on la voit ressurgir. Parfois ce don mystique et cruel, prend des formes plus "douces". Ainsi Grégoire de Tours conte l'histoire d'un sénateur de Clermont qui épouse une fille de grande qualité. Mais lorsqu'il veut consommer son mariage la jeune vierge s'y oppose, en précisant qu'elle avait fait voeu de s'abstenir de toute oeuvre de chair et elle parvient à le convaincre. "Ils couchèrent depuis dans un même lit pendant plusieurs années sans rompre leur voeu de chasteté". A la mort de cette épouse mystique ce notable déclare aux obsèques "je te rends grâces, Seigneur, Dieu Eternel, de ce que je te restitue ce trésor aussi entier que je l'avais reçu de toi en dépôt" (2). Le Traité des Eunuques rapporte de multiples faits similaires. La chasteté exacerbée dont il est question est véritablement d'essence dionysiaque. L'abstinence ici est une orgie inversée qui procure volupté et frisson. Dans le roman de R. Musil "l'homme sans qualité" à cause de son désaccord musical, Clarisse "toujours héros et jeune fille tout ensemble", au nom de son amour et de l'idéal qu'il représente pour elle, fait le sacrifice de sa jouissance. "Clarisse se refusait à son mari pendant des semaines, quand il jouait du Wagner" (l'Homme sans Qualité T. 1 p. 57). Là aussi la tension amoureuse, l'intensité d'une âme sensible entraîne une abstinence, une contention héroïque. Mais il est certain que la vibrante Clarisse activait ainsi son désir de passion généralisée.

(1) Ancillon (Ch) op. cit. p. 101 sq.

(2) Cf. les développements que l'on peut faire à partir de cette idée in Dontenville (H). Histoire et Géographie mythiques de la France ed. Maisonneuve 1973 p. 9 et ch. I.

L'union mystique s'adressant à des entités divines, soit à leurs substituts (par exemple : la musique) est une constante de l'anthropologie. La mythologie grecque l'exprime d'une manière fort détaillée par les multiples unions unissant les Immortels et les Mortels. Le couple primordial du Ciel et de la Terre, Ouranos et Géa, reste à cet égard un modèle achevé (1). Par la suite en passant par d'innombrables passions mystiques que relatent les chroniques religieuses on arrive avec le célibat ecclésiastique dans l'église catholique à ces chastes et ponctuelles relations des prêtres avec la Vierge Marie (vierge et mère) que St Bernard a su si bien décrire. On retrouve cette sublimation érotique du sexe avec Ste Thérèse d'Avila. Sa vie, ses écrits, son action sont tout empreints d'une passion parfaitement sensuelle. Sa chasteté violente et mystique est en tout point orgiaque. La statue du Bernin à l'église Santa Maria della Vittoria à Rome, représentant une de ses extases, est on ne peut plus parlante, il s'agit d'une pamoison amoureuse dont l'art baroque souligne bien le paganisme.

Un tel mysticisme orgiaque est encore chose courante. Ainsi par un concours de circonstances peu ordinaire, j'ai pu entendre dans un couvent très strict des religieuses cloîtrées du sud-ouest de la France, la mère supérieure, femme solide et raisonnable, responsable d'une centaine de moniales raconter à un tout petit cercle choisi, la scène d'extase de la supérieure précédente, fondatrice du couvent, dont elle avait été témoin. Sur la fin de sa vie, elle tenait à ce que cette expérience qui n'avait pas été unique soit connue. Le fil d'or qui reliait l'extatique à l'objet sublime de son amour, les manifestations secondaires qui accompagnaient cette copulation mystique, son caractère public aussi, tout faisait penser à une hiérogamie antique jouant une mystérieuse et tragique dionysie religieuse. Le décor, l'intensité de la relation, font que plus de quinze ans après, chaque fois que je pense à cet épisode, j'éprouve "l'inquiétude" dont parle Georges Balandier dans la description de la cérémonie orgiaque

qu'il analyse (2). Il est certain que ce genre

(1) Cf. les développements que l'on peut faire à partir de cette idée in Dontenville (H) Histoire et Géographie mythiques de la France ed. Maisonneuve 1973 p. 9 et ch. I.

(2) cf. Balandier (G) Afrique Ambigüe. ed Plon

d'expériences sous des formes multiples a encore de profondes racines dans les divers mysticismes contemporains. Il faut cependant préciser que si le mysticisme dont il est question est orgiaque, c'est parce qu'il dépasse la simple expérience individuelle, il est expression du collectif. Le phrasé poétique, est inspiré, l'auteur importe peu (1). Tout comme l'artiste, le mystique est porte parole de la divinité qui "leur ayant ravi l'esprit, emploie ces hommes à son service... c'est la Divinité elle-même qui parle, qui par leur entremise nous fait entendre sa voix" (Platon, Ion 534, c.d).

Dans le mysticisme érotique la chose est on ne peut plus claire, la liaison avec le divin, c'est à dire avec le collectif, est profondément enraciné dans un excès de vitalité sexuelle. C'est parce qu'il ne peut se contenter d'un objet d'amour frappé de finitude que le mystique entend copuler avec l'ensemble par l'entremise de celui qui symbolise ce tout : Dieu. Il n'est donc pas étonnant que parfois le mysticisme érotique aboutisse,

dans le débridement orgiaque stricto-sensu. La ferveur populaire qui entoure les couvents et les lieux où ont vécu des saints est à cet égard instructive. Ce que l'on vénère, c'est la cristallisation, l'effectuation de cet amour sublimé à tout et à tous, que la contingence factuelle ne permet pas de réaliser dans la vie de tous les jours. L'admiration des masses pour telle grande amoureuse ou pour tel viveur, est du même ordre, ils réalisent ou sont le signe d'une pulsion érotique sociale que trop de choses brident. De là l'extraordinaire indulgence dont bénéficient quelques débauchés qui défraient la chronique. De Gilles de Rais, amant et meurtrier de petits garçons, au vampire de Dusseldorf "massenmörder" et grand séducteur, la liste est longue des "écarts" inspirés, qui sont cause et effet du divin/social, c'est à dire qui sont à la fois fascinés et fascinants.

(1) Georges (F) (La loi et le phénomène ed. Ch. Bourgois 1978), le montre bien pour Maurice Blanc habité, transfiguré et révélé par Arsène Lupin, p. 28. La citation de Platon précise bien le phénomène.

J'ai développé cette idée in Maffessoli (M) La Conquête du Présent. PUF (1979)

La "fruito Dei", qu'il convient maintenant de comprendre symboliquement (avec toute la charge efficace qui s'attache au "symbolein"), la jouissance et la volupté, avant d'être profanes, sont profondément divines/collectives. Et si on insiste là-dessus c'est qu'au delà d'un moment individualiste, rationalisé, la jouissance est en train de retrouver son enracinement dionysien, que le mystique exprime bien. Tout le vocabulaire qu'il emploie est imprégné de termes érotiques : amant, bien-aimé, époux, fiancé, etc... sont des attributs donnés à Jésus. W. Schubart relève dans divers secteurs de la mystique tout ce qui se rapporte à ce vocabulaire d'amour et de tendresse. Jérôme exhorte : "aimons le Christ et recherchons toujours son étreinte". St Bernard on le sait, interprète à sa façon le Cantique des Cantiques (Dieu : amant, la bien-aimée : l'âme humaine). La mystique Christine Ebner s'approche du Christ, "débordante de désir comme un époux de son lit nuptial", ou encore Mechtilde de Magdebourg : "Seigneur, aime-moi fort, aime-moi souvent et longtemps. Je t'appelle, brûlante de désir, ton amour brûlant m'enflamme à toute heure... Je ne suis qu'une âme nue et toi, en elle, tu es son hôte richement paré". On pourrait multiplier à loisir les exemples, mais quoi de plus érotique que le texte que l'on vient de citer, il n'a rien à envier aux plus belles pages d'amour que la littérature nous offre. Dans la bible, on l'a vu Osée (I) ou Ezéchiel (XVI) célèbre le mariage de Jahvé et d'Israël. Et les mystiques Hasidim déclare que le fidèle voit Dieu sans voile, comme l'amant la maîtresse qu'il aime (1). Tout est volupté dans l'ivresse amoureuse des mystiques : "deliciae, suavitas, dulcedo Dei, delectatio summi boni etc" (St Augustin), nous sommes dans un univers de jouissance qui se suffit à lui-même et qui rassemble, cristallise l'éros latent et capillarisé dans le corps social.

(1) Cf le développement de ces exemples et bien d'autres que donne Schubart (W) Eros et religion ed. Fayard 1972 p. 114, 142.

Mais il est des moments où cette compassion religieuse se change inmanquablement en passion tout court. Dans la Rome antique on peut rappeler que le temple d'une déesse de la Pudeur, était progressivement devenu le centre de toutes les débauches. On peut imaginer ce que cela pouvait être dans la période de décadence ! Il ne s'agit pas là d'une inversion qui fait que l'ascèse devienne débauche, mais plutôt d'une accentuation particulière de l'excès, tantôt il se cristallise dans l'abstinence (hypo), tantôt il s'exprime dans la débauche (hyper). Là encore, quoiqu'il ne faille pas forcer l'analyse en termes trop stricts, le mouvement cyclique son importance, et ce qui était en mineur dans une dominante prométhéenne, va perdre le dessus renvoyant en contrepoint la valeur précédente. Eternelle lutte du "régime diurne" et du "régime nocturne" (G. Durand) de l'imaginaire social. Le mécanisme du passage de "l'hypo" à "l'hyper" est particulièrement bien typé dans la secte russe des "Chlystes", qui de rassemblement d'ascètes, devient un regroupement de débauchés divins. Les deux auteurs que j'ai consulté sur cette secte (Schubart, Ph de Félice) en font des descriptions parfaitement concordantes. Ces flagellants (en russe chlyst : fouet) remontent à Danila Philipov, et appliquaient rigoureusement et ascétiquement une abstinence sexuelle. Leur 6ème commandement précise : "ne vous mariez pas ; que celui qui est marié vive avec la femme comme avec sa soeur". Toute une série de pratiques mortificatoires avaient pour but de soumettre la chair pécheresse. L'enfantement "péché suprême" excluait du royaume céleste, et tout à l'avenant. Puis aux dires des commentateurs "pour des raisons non éclaircies", la secte change du tout au tout. On commence à danser nus, hommes et femmes confondus, on vit avec un "frère" ou une "sœur", le commerce sexuel est autorisé, au nom de l'amour divin, seul le mariage est une faute exécrationnelle.

"Quiconque persiste dans cet amour charnel, sans se marier, ne commet pas le péché. Mais celui qui, sous la poussée de cet amour charnel, contracte mariage, commet une faute abominable". Il est intéressant de noter que seul le mariage est péché, il privatise le sexe qui est collectif. Nous sommes bien en présence d'une religion dionysiaque. Le culte se déroulait selon des rites orgiaques et sanglants très précis, qui culminaient dans "des accouplements collectifs, sans discernement, c'est le Christ lui-même qui formait les groupes, ce qui faisaient appeler cette célébration "le rite d'amour du Christ". L'Eglise orthodoxe qui traquait ces sectaires, appela cette cérémonie "swalniĵ grech", péché collectif (plus précisément "péché de coucher ensemble" (1). Ces orgies religieuses qui se faisaient sans considération de sexe, d'âge, de parenté permettaient également l'adoration des femmes engrossées lors d'un "swalnig grech". Ce qui entraîne sur le corps de cette femme enceinte ou sur l'enfant qui naît d'elle, divers rites sanglants, soulignant que dans l'orgie religieuse, la mort et la vie sont vraiment intimement mêlées. On peut préciser que ce culte érotique et sanglant attirait de nombreuses religieuses qui en dehors de l'orgie collective, pratiquaient ensuite le rite d'amour jusque dans leurs cellules monastiques. Un autre historien des religions qui donne la même description, ajoute que ces rassemblements orgiaques, "péché en commun" s'appelaient également "Radėnijė", qu'il traduit par le "travail" (2). Cette précision jointe au culte du ventre de la vierge enceinte rappelle fort à propos, que la fusion, le mixage des corps renvoient à la nostalgie cosmique, à un culte de la nature qui imprègnent tout les mysticismes. L'orgie est un "travail" que l'on opère sur soi, pour se décaper, pour atteindre l'homme simple et naturel qui peut se fondre dans l'autre et dans l'Autre. Les dionysies ambiguës n'avaient pas d'autre sens.

(1) Cf. la description complète qu'en fait Schubart (W) op. cit. p. 71 sqq.

(2) Cf. Félice (Ph de) Foules en délire. Extases collectives, ed. Albin Michel ed. Albin Michel 1947 p. 113.

Le renversement que l'on observe à propos de la secte des Chlystes, n'est cependant pas étonnant, on le retrouve fréquemment dans les histoires humaines (M. Yourcenar en donne un exemple dans "l'oeuvre au noir", la ville de Münster durant la guerre des paysans en est un autre), et il est tout à fait logique dans l'économie du mysticisme érotique et excessif que "l'hypo" se change parfois en "hyper". On sait que lorsque des ascètes longtemps continents actualisent leur fine sensualité mystique, ils deviennent des amants ou des débauchés passionnés qui mettent dans la luxure autant d'énergie qu'ils en avaient mis dans la maîtrise de leur corps.

Il y aurait toute une histoire à faire des mystiques orgiaques dans notre tradition chrétienne. Dans l'institution officielle, le corps et ses affects sont abstractisés, mais régulièrement ils ressurgissent dans des paroxystiques communautés sexuelles dont on ne connaît que les plus importantes ou celles qui ont fait l'objet de poursuites judiciaires. A titre d'exemple on peut citer une curieuse secte judéo-chrétienne les sarabaïtes qui ont la vie longue (IV - IX siècle), plus classiquement les nicolaïtes, les corpocratens, les caïnistes, les "piétistes de Königsberg" (XVIIIème siècle), les quatters spiritualistes de Hydesville en Angleterre (1901), les adamites également (1). Comme on a essayé de le montrer, c'est l'intensité du sentiment religieux qui conduit ces fidèles à des orgies, sentiment qu'il faut bien comprendre comme la volupté mystique de l'union s'exprimant par le mixage des corps. Logique en cela avec le conseil évangélique qui préconise de se renier soi-même, ces sectaires orgiaques - tels les adamites (gnostiques) au IIème siècle ou les "Picards" au XIIIème siècle - en répondant à leurs instincts sexuels renonçaient à leur étroite individualité pour se perdre dans l'altérité absolue du collectif.

(1) cf la liste de Schubart op. cit. p. 171.

L'extase orgasmique obtenue leur faisant ainsi rejoindre cet Autre qu'est la déité. C'est dans une telle perspective qu'il convient d'apprécier les orgies quotidiennes qui transparaissent parfois dans les faits divers ou dont fait état de nos jours la presse spécialisée. Il y a ce que l'on pourrait appeler un complexe d'Astarté qui pousse les gens à s'unir, à se fondre ensemble pour lutter contre l'angoisse du temps qui passe.

En se référant au livre de Robert van Gulik sur la vie sexuelle dans la Chine ancienne on peut encore enrichir notre propos. Ce pays de grande culture où l'art amoureux joue un grand rôle a aussi son mysticisme orgiaque. D'une manière classique et avec le raffinement que l'on imagine, l'érotisme quotidien est géré par une série de recueils qui illustrent et enrichissent ce qui est appelé "l'Art de la chambre à coucher". Il faut préciser que cet art est un moyen spirituel pour gagner l'immortalité. Il favorise une initiation qui en alliant le sensuel, la raison et le religieux permet un cheminement harmonieux dans l'existence de tous les jours. C'est sur ce fond que l'on peut comprendre un mysticisme sexuel comme celui issu de la révolte des "Turbans jaunes" vers 184 et qui marque la fin de la dynastie Han.

Inspirée par le taoïsme, cette révolte fut noyée dans le sang, mais les disciples de Tchang Kive, initiateur du soulèvement, continuèrent d'exister. Leurs adversaires bouddhistes rapportent que ces sectaires "se livraient aux disciplines sexuelles en masse... ils unissaient les essences mâles et femelles". Un siècle après leur révolte une oeuvre sur le taoïsme relate que pour eux "le commerce charnel procurera l'abolition de tous les péchés". Ainsi les "taoïstes pratiquant lascivement les disciplines obscènes... hommes et femmes se livrent au commerce sexuel péle-mêle, comme des oiseaux et des bêtes, afin de détourner par là les calamités". La fusion érotique a bien une vertu salvatrice,

elle est bien une manière de lutter contre l'adversité sociale et naturelle. D'autres textes cités par Van Gulik montrent bien comment les monastères taoïstes sont les lieux privilégiés de ces disciplines sexuelles. Et un taoïste converti au bouddhisme Tchen-Loan écrit en 570 : "quand j'avais vingt ans, j'étais très attaché aux études taoïstes, et je me fis admettre dans un monastère... On nous y enseigna d'abord la pratique du ho-k'i (1) selon le livre jaune... En couples de "quatre yeux et de deux langues... Les maris échangeaient leurs femmes, et tout cela pour le plaisir de la chair, ils n'avaient pas honte de faire ces choses même sous les yeux de leurs pères et de leurs frères aînés. C'est ce qu'ils appelaient : l'Art véritable d'obtenir l'Essence vitale". On pourrait multiplier ces citations qui lient étroitement mysticisme, perfectionnement, collectif et pratiques sexuelles. L'auteur précise que ce mysticisme érotique perdure, recrute d'innombrables fidèles. Très tardivement on retrouve ces mêmes pratiques. En 1839, un édit impérial apprend qu'une secte appelée K'oan-Tan pratiquait en couple les disciplines sexuelles : "ils se réunissent le soir, ils sont nombreux dans une seule pièce, et les lampes ne brûlent pas. Alors ils ont un commerce charnel dans l'obscurité". Pareillement en 1850 on retrouve des fanatiques qui préfèrent par centaine, la mort à la normalisation de leurs pratiques. Enfin à titre d'anecdote, on peut rappeler qu'en 1950 en République populaire chinoise une secte taoïste appelé Yi-koan-tao offusque le gouvernement par ses pratiques sexuelles. Il est précisé que les chefs de cette secte des "lubriques éhontés" organisaient des "concours de beauté" et qu'ils incitaient, sous couvert de taoïsme, les membres à se livrer "au commerce charnel dans la promiscuité, promettant aux participants l'immortalité et l'affranchissement de la maladie" (2).

(1) *Union des essences mâles et femelles*

(2) *Les faits rapportés et les citations sont extraits de l'ouvrage de Gulik (K Van) La vie sexuelle dans la Chine ancienne, ed. Gallimard coll. Tel 1977 p. 122 Sqq.*

On comprend dès lors devant une telle constance libidineuse que les émules de la pensée de Mao-Tsé-Toung, dans leur construction du socialisme entendent planifier la vie sexuelle de leurs concitoyens. Il a été dit que le despotisme antique commence avec la canalisation de l'eau, on peut comprendre que la canalisation de l'énergie sexuelle puisse en inaugurer un autre !

Ce qui est certain c'est que la sexualité "en masse" des taoïstes et les diverses survivances que l'on peut noter manifestent la recherche de la vraie voie, elle est là aussi cristallisation exacerbée et verbalisée d'une mystique commune. Et si l'on crédite généreusement les couvents de pratiques luxurieuses

c'est que l'on reconnaît par là que l'excès dans la contention peut facilement se muer en son contraire. Mis à part les motivations politiques qui n'étaient pas absentes, la condamnation des templiers a été obtenue sur une telle base, et les "aveux" de Jacques de Molay font écho aux descriptions que Sade se plaît à donner des monastères libertins de son époque. Peut importe la vérité en l'affaire, il est certain que le culte orgiaque est logiquement possible dans un couvent (1).

Parmi les chefs d'accusation, au nombre de 163 qui servirent aux interrogatoires des templiers, outre ceux d'impiété, "cracher sur la croix, la couvrir d'immondices" (mingeresuper ipsam crucem, calcutione et mictione), on trouve celui de "bougrerie". Lors de la réception "le novice baisait le profès qui le recevait à la bouche, au nombril et à des parties qui autrement ne sont pas destinées à cet usage, enfin il jurait de s'abandonner à ses confrères". Le commentateur qui cite ce texte montre bien que Sade a été influencé par cette version de l'histoire des templiers (2). Si cette "fantaisie" qu'est la sodomie joue un grand rôle dans l'oeuvre du divin marquis c'est que la bougrerie monastique rejoint la mystique de communion cruelle qui l'anime

(1) dans le domaine d'une telle "fiction" sur les pratiques des chevaliers du Temple, on peut renvoyer au roman de Kłocowski (P) *Le Baphtême mercuriel de France* 1965

(2) Cf sur ce point le très documenté ouvrage de Lacombe (R.G.) *Sade et ses masques* ed. Payot 1974 p. 114

de bout en bout. Les templiers, les francs-maçons, les turpitudes qui règnent dans certaines loges, tout cela avait un parfum d'excès attirant pour celui qui a poussé jusqu'au bout la logique de "l'hypo" et de "l'hyper", la logique de ce cheminement tragique qui est celui de toute socialité unissant dans le mystère dionysiaque la débauche et la sainteté.